

du 15 octobre
au 18 décembre
2016



À
VI
SAGE
DÉ
COU
VERT

Anne Pelee / Autoportraits / Automne, les yeux fermés - 1993 / Collections les Abattoirs-Frac / M.F. © droits réservés / Photographie: M. Mullemin

Exposition
des collections
des Abattoirs / FRAC
Midi-Pyrénées
et de l'Artothèque
du Lot

**Les Ateliers
des Arques,**
la Médiathèque
de Salviac,
les bibliothèques
de Cazals
et Frayssinet-le-Gélat

**Vernissage
samedi 15 octobre
à 18h00
aux Ateliers
des Arques
Le Presbytère
46250 LES ARQUES**



Œuvres issues des collections des Abattoirs / FRAC Midi-Pyrénées et de l'Artothèque du Lot.

À l'heure où la proclamation de l'individu via les réseaux sociaux ou l'intime via le selfie nous envahit de toute part, les œuvres choisies des Abattoirs / FRAC Midi-Pyrénées et de l'Artothèque du Lot proposent de nous replonger dans ce qui a été un des grands genres de l'histoire de l'art : le portrait.

Cette exposition rassemblant une sélection d'artistes majeurs du XXème et du XXIème siècle nous permet d'explorer notre temps, en évoquant au delà de l'individu, l'histoire de nos sociétés post-moderne et le rapport de l'artiste à sa propre image. Un voyage À visage découvert.

Artistes présentés :

Eduardo Arroyo, Didier Bay, Olivier Blanckart, Gaël Bonnefon, Pierre Buraglio, Damien Cabanes, Chloé Cassagnes et Pierre-Marie Péquignot, Philippe Cognée, Buddy Di Rosa, Bernard Dufour, Philippe Favier, Jacques Fournel, Louise Hopkins, Pierre Huyghe et Philippe Parreno, Michel Journiac, Robert Llimós, Zanele Muholi, Roman Opalka, Yan Pei-Ming, Anne Pesce, Jaume Plensa, Philippe Poupet, Antonio Saura, Thomas Schütte, Djamel Tatah, Gérard Collin-Thiébaud, Karine Veyres, Odile Viale, Wang Du et Andy Warhol.

Exposition visible du 15 octobre au 18 décembre 2016

Ouverture :

Aux Ateliers des Arques : du mardi au samedi de 14h à 17h et sur RDV le matin.

Dans les bibliothèque de Cazals, Frayssinet-le-Gélat ainsi qu'à la Médiathèque de Salviac (à partir du 2 novembre) : aux heures d'ouverture habituelles.

**>>> Visites guidées et ateliers de pratique plastique le mercredi
26 Octobre et les samedis 29 Octobre, 19 Novembre et 17
Décembre de 15h à 17h aux Ateliers des Arques !**

Gratuit - Familial (enfants à partir de 5 ans) - Renseignements et inscriptions au 05 65 22 81 70 ou par mail à clemence.ateliersdesarques@gmail.com

Eduardo Arroyo

Né à Madrid le 26 février 1937, Eduardo Arroyo quitte l'Espagne franquiste, alors soumise à la censure politique, pour s'installer à Paris en 1958. Il a alors 21 ans. Jeune homme engagé, Arroyo désire dans un premier temps faire carrière comme journaliste, profession reléguée dans son pays aux sujets marginaux des chroniques sportives ; il subit en France la barrière de la langue. Dès lors, il se tourne vers la peinture.

La peinture d'Arroyo reprend l'imagerie populaire de son pays, à travers la série de portraits de toreros qu'il réalise en 1963 et présente au public à l'occasion d'une exposition à la Galerie Biosca de Juana Mordo à Madrid. L'œuvre intitulée *Bocanegra* fait partie de cet ensemble de portraits, les toreros étant pour Arroyo l'un des symboles du régime franquiste, alors tourné vers les valeurs traditionnelles de la culture ibérique.



Bocanegra, 1963, © Adagp, Paris
Crédit photographique : Grand Rond Production

[→ à voir aux Arques](#)

L'exposition étant interdite et fermée par l'autorité de l'Etat en représailles à sa peinture *Les Quatre dictateurs* exposée la même année à la 3e Biennale de Paris - où Franco tient sa place aux cotés de Salazar, Mussolini et Hitler - Arroyo quitte une nouvelle fois l'Espagne, cette fois-ci précipitamment. Il n'y reviendra qu'à la mort du dictateur. La nécessité pour Arroyo d'inscrire sa peinture dans un discours militant face à l'Histoire l'oblige à s'orienter vers la figuration au contraire de nombre de ses contemporains qui lui préfèrent l'Abstraction, moins directement interprétable pour le spectateur.

Cependant, si elle perpétue la tradition de résistance initiée par d'autres peintres espagnols avant lui (Goya, Picasso, Saura...), la peinture d'Arroyo ne se limite pas à un travail militant, mais aborde d'autres thèmes plus intimes au peintre, comme celui de l'exil.

Alain Mousseigne, 2003

L'œuvre picturale d'Eduardo Arroyo s'articule autour de deux grandes phases significatives avec comme élément charnière, la mort de Franco. Dans les années 1960, l'artiste développe une pratique picturale agressive et dénonciatrice tant dans les sujets qu'elle aborde que dans la manière avec laquelle ils sont traités. Il fait notamment du portrait l'instrument privilégié de sa critique provocatrice. Les images construites par l'artiste sont éminemment narratives et marquées par l'influence du Pop Art. Sa peinture, qu'il qualifie de « littéraire », refuse tout illusionnisme s'élaborant à partir d'aplats de couleur pure niant tout effet de profondeur et de modelé. Le fond est traité de manière purement conventionnelle, rarement précise, dénuant la représentation de tout contexte, l'excluant de tout espace concret. Le graphisme domine dans l'œuvre d'Arroyo, proche de la bande dessinée et des images publicitaires. Après la disparition du dictateur, son style évolue, introduisant des lieux différents, entre intérieur et extérieur, associé à un travail sur la lumière. Ces nouveautés s'affichent particulièrement dans la série « Toute la ville en parle ». Quels qu'en soient les sujets, la peinture de l'artiste reste un savant mélange « entre l'autobiographie et l'histoire, l'une n'étant qu'une composante significative de l'autre, un point de départ autour duquel les interrogations s'ordonnent » suivant la formule de Gérard Gassiot-Talabot.



E.A, 1989, Grand Rond Production, © Adagp, Paris

[→ à voir aux Arques](#)

E.A, de 1989, est un autoportrait où la figure de l'artiste, décrite avec schématisme, côtoie ce qui s'apparente à de petites flèches noires. Eduardo Arroyo a largement exploré la technique du portrait et de l'autoportrait depuis 1960. La plupart ne sont pas, comme on pourrait l'attendre, des descriptions fidèles des visages qu'il dépeint et encore moins une analyse psychologique des personnages qu'il décrit. Ils relèvent davantage de la caricature, de l'allusion, induits par des traits soulignant les yeux, le profil, sans pour autant leur attribuer une expression. Cette simplification de la représentation se retrouve dans cet autoportrait où la figure semble construite comme un collage. La différence de traitement entre les deux yeux impose au visage une dualité, qui peut renvoyer à celle de la carrière de l'artiste partagée entre Espagne et France, entre journalisme et peinture. Une certaine mélancolie se dégage de cette image où le décor est absent. Seuls de petits motifs noirs accompagnent le portrait de l'artiste, rappelant les coins où l'on glisse les photos dans les albums, comme un témoin d'une absence douloureuse.

Émilie Pinchelimouroux

Didier Bay



Visages de femmes, 1990, © Didier Bay. Photo : Grand Rond Production

[→ à voir aux Arques](#)

Depuis de nombreuses années Didier Bay piège notre perception du monde contemporain à travers le filtre médiatique ; un acte critique pour des images et des informations toujours plus « proliférantes » et pour un espace-temps toujours plus immédiat. Le sujet féminin hante ses travaux comme pour mieux incarner le fragile équilibre entre réalité et fiction. Pour ce polyptyque Didier Bay multiplie les *Visages de femmes* en choisissant une méthode de différenciation didactique : peintures du Louvre, images publicitaires, photos de mode, portraits des visiteuses du Louvre et médaillons funéraires. Dans cet « exotisme du banal », les femmes sulfureuses côtoient de sages minois. Chacune offre à sa manière les stéréotypes convenus de la femme jeune et attractive, véritable enjeu stratégique de la société de consommation.

Bernadette Morales, 2010

Olivier Blanckart

Olivier Blanckart est un artiste autodidacte, sculpteur, photographe et critique d'art amateur, né à Bruxelles en 1959. Il a d'abord pratiqué la photographie. Il réalise des sculptures au moyen de matériaux d'emballage détournés : carton, papier kraft, et Scotch d'emballage qui donnent à ses sculptures un aspect caractéristique.

Ses sculptures sont généralement une réinterprétation d'icônes de la photographie d'art ou de reportage. Elles s'inscrivent ainsi dans une lignée du pop art et du superréalisme. Il a réalisé quelques performances, et pratique également le portrait photographique détourné (Moi en Jean-Paul Sartre, Moi en Bruce Willis, Moi en Guy Debord, Alberto Sorbelli en Warhol as drag...).



Algérie, les femmes déviolées, W, X, Y, Z, 2004, © Olivier Blanckart

[→ à voir aux Arques](#)

Dans sa série des *Femmes déviolées* (2004), Olivier Blanckart témoigne d'un véritable engagement.

Photographe lui-même, l'artiste est parti de clichés existants, pris dans les camps de regroupement par le photographe Marc Garanger durant la Guerre d'Algérie, afin d'en donner une relecture toute personnelle. Par un jeu de mots osé, le titre de la série évoque le fait que ces Algériennes furent obligées de se dévoiler devant un inconnu pour la prise du cliché. En effet, ces portraits de femmes algériennes, sans voile pour la plupart, pour les contraintes de la photo d'identité, ont été réalisés en 1960 sur ordre de l'armée française. Esthétiques, ces portraits ont connu ultérieurement une certaine résonance artistique faisant presque oublier les circonstances dans lesquelles ils ont été réalisés.

En passant par la sculpture, Olivier Blanckart entend réinterroger au plus près la nature profonde de ces photographies, tant du point de vue esthétique, historique, politique que tout simplement humain. En utilisant des matériaux d'emballage détournés ainsi que des draps d'examen hospitalier et des alèses en papier jetables utilisés ici pour la confection des voiles et des turbans transformés en bannière nationale de ces femmes « déviolées », l'artiste entend exprimer d'une certaine façon les regrets du peuple colonial vis-à-vis de ces femmes et ainsi leur rendre leur présence, leur humanité.

Gaël Bonnefon



Traum : 7/60, 2008, Collection artothèque du Lot © Département du Lot.

→ à voir à la médiathèque de Salviac à partir du 2 Novembre

"Ce qui d'emblée berce l'oeil dans le travail photographique de Gaël Bonnefon, c'est cette persistance d'une lumière déclinante, son jeu de clairs-obscurs et de flashes, ses ciels laiteux et ses couleurs saturées à bloc. Deux ans seulement que ce jeune plasticien de 28 ans est sorti des Beaux Arts de Toulouse, et il a déjà exposé plusieurs séries, élaborées selon ce parti pris formel, sur la représentation du déclin ("About decline", 2007/2008), mais aussi du sommeil et du rêve ("Traum", 2009/2010) ou de l'abandon et la destruction ("L'Entraînement", 2009). A chaque fois, dans son processus narratif, la technique est associée à une subtile mise en scène des sujets que la lumière accable : nus avachis, personnages en perdition, visages captés dans leur ivresse, compositions urbaines maculées de flocons préapocalyptiques. Une vision du quotidien qui n'exclut pas un certain esthétisme naturaliste, comme dans cet élégiaque cliché d'"About decline" où une femme en robe fuseau marche de dos dans un décor de neige. Le monde crépusculaire qui se déploie chez Gaël Bonnefon s'offre d'abord, en apparence, comme plongé dans un immense halo artificiel. Mais très vite, c'est dans le registre du paysage mental et du journal intime qu'il bascule. Le trouble qu'il jette en devient alors des plus efficaces. Comme si, renseignés par ses artifices, nous sentions que le crépuscule auquel nous avons ici affaire n'est pas celui de l'imagerie conventionnelle. Le monde selon Gaël Bonnefon est une réalité douteuse, un crépuscule figé auquel ni la nuit ni le jour jamais ne succèdent. Et où se murmure un propos d'une intense étrangeté".

Sébastien Porte (Télérama n°3163)

Pierre Buraglio

Pierre Buraglio, né le 4 mars 1939 à Charenton-le-Pont, est un artiste contemporain français.



A Ossip Zadkine, 2005, Collection artothèque du Lot © Département du Lot.

[→ à voir à la bibliothèque de Cazals](#)

Cet artiste travaille par séries, à partir de matériaux non traditionnels et de gestes simples (agrafer, recouvrir, ratuer, camoufler) dont il montre l'efficacité plastique. Un de ses axes de travail concerne également sa relation avec l'écriture (parfois ramenée au geste) et les écrivains, avec lesquels il collabore régulièrement. A partir de mots et de textes, Pierre Buraglio met en page ou dans l'espace des éléments littéraires et textuels, les entrelaçant de ses propres associations et assemblages issus de sa recherche picturale. Lors de son exposition "Prolongements et prélèvements" en 2004 au Musée Zadkine, Pierre Buraglio rendit hommage au sculpteur en traçant un portrait de l'artiste et une évocation de ses bois, en vis-à-vis d'une page autobiographique d'un Zadkine se trouvant vieillissant et déprimé

(Source Artothèque - Musée Zadkine de Paris).

Damien Cabanes

Damien Cabanes vit et travaille à Paris, il est à la fois peintre et sculpteur.

Son œuvre a pour spécificité une grande diversité de styles. Il utilise aussi bien la laque sur bois, la peinture à l'huile, la gouache sur papier ainsi que le plâtre coloré. Cependant, il ne multiplie pas seulement les médiums, il prend également plaisir à brouiller les pistes en donnant tantôt à voir une abstraction des plus résolues, tantôt des portraits ainsi que des autoportraits, ou encore des paysages. Avec ses œuvres, il plonge le spectateur dans un univers intime dans lequel les couleurs possèdent un rôle essentiel. Le public est ainsi sensible à certaines ambiances qui peuvent être très denses. Il est important de constater l'impact de son voyage en Toscane sur son travail. Les fresques de cette région suscitent un réel intérêt pour l'artiste et sont à l'origine de l'utilisation du plâtre et de la gouache dans ses réalisations car il souhaite et désire retrouver les mêmes sensations visuelles. L'œuvre de Damien Cabanes explore à la fois la figuration et l'abstraction.



Autoportrait, 1993, © Adagp, Paris. Crédit photographique : René Sultra

[→ à voir aux Arques](#)

Autoportrait (1993) témoigne de ce paradoxe et illustre l'importance accordée par l'artiste au corps ainsi qu'à la dimension autobiographique. Il déclare : « je peins comme je respire. Et je respire. Quand je ne peins pas, je m'ennuie, je déprime ». Cet autoportrait est significatif de son œuvre et montre au spectateur l'ensemble de sa démarche. En effet, cette œuvre de prime abord figurative tend tout de même vers une certaine abstraction. Le sujet (Damien Cabanes) apparaît sur un fond blanc, les bras pendant le long de son corps. Nous avons devant nous un espace dans lequel le sujet respire, il s'absente et s'avance en un même temps. Le sens du portrait est alors son apparition et une certaine tension émane du tableau. Celle-ci maintient la figure au-delà de la surface. Un cadrage large coupant le corps au-dessus des genoux avec des coups de brosse énergiques pour constituer le fond, renvoie directement à l'Expressionnisme. Le traitement du fond aboutit à une transformation du traitement du corps. Ce dernier devient tout autant irréaliste : une masse sombre brossée de manière schématique tente de se stabiliser au sein de cet espace blanc. Le visage reconnaissable de l'artiste apparaît et surgit aux yeux du spectateur. Son expression est précise et marquante.

Jade Orsolle, 2016

Chloé Cassagnes et Pierre-Marie Péquignot

Chloé Cassagne est née à Cahors en 1984, elle vit et travaille en Dordogne. Pierre Marie Péquignot est né à Périgueux en 1982.



Smell like teen spirit part 1 et 2, 2010, Collection artothèque du Lot © Département du Lot.

→ Exposé au collège de Prayssac

Œuvre réalisée lors d'une résidence en Collège en partenariat avec les Ateliers des Arques.

La résidence de Chloé Cassagne et Pierre-Marie Péquignot au collège de Prayssac en 2010, s'est développée autour de la question de l'identité de l'élève, et la fabrication par chaque adolescent de ses propres codes de représentation. La pratique de ces artistes, questionne les frontières entre la sphère de l'individu et celle du social, à travers des formats divers comme la peinture, la sculpture, la photographie ou les installations. La « représentation de soi » et « l'appartenance au groupe » sont souvent évoquées, par le biais de la mise en scène ou par l'utilisation de codes visuels puisés dans l'imagerie collective. Ce travail, nourri à la fois des expériences des artistes et des préoccupations quotidiennes des élèves, a donné lieu à une série 16 photographies sur assiette. Les images aux couleurs vives et aux formes dynamiques, résonnent comme la mise en scène des passe-temps, des activités favorites et des goûts personnels de chaque élève, dans un environnement de signes et d'objets qu'il s'est lui-même constitué. Objets fonctionnels mais aussi ornementaux, ces assiettes « customisées » suivront ensuite leur propre existence, celle que leur offrira l'élève au sein de son lieu de vie quotidien. Situées au croisement entre la conservation d'une mémoire individuelle et les projections d'une jeune génération en quête d'identité sociale, elles tissent les liens entre la création artistique contemporaine et les traditions populaires. Une œuvre collective, à la fois fantaisiste et profonde, à faire entrer dans le patrimoine familial.

Philippe Cognée

Né en 1957 à Nantes, Philippe Cognée sort diplômé de l'École des Beaux-Arts de Nantes en 1982, année de sa première exposition. Les œuvres présentées alors témoignent d'une inspiration pour une mythologie primitive. Inscrites dans le retour à la figuration des années 1980, elles s'expriment au travers de sujets comme l'homme et l'animal et usent de supports privilégiés tels que la toile et le papier Japon. De monstrueux qu'il était au départ, le « bestiaire » de ses débuts qu'il peint à l'acrylique s'humanise et les figures, hommes ou animaux, se dotent du même faciès et du même regard. Le traitement de la matière et de la ligne, à la fois brut et d'une forte présence plastique, contribue, par la similitude des « portraits », à cette assimilation des espèces.



L'homme au cyprès, 1984, © Adagp, Paris
Crédit photographique : Grand Rond Production

→ à voir aux Arques

Par la suite, Cognée prendra pour sujet des scènes de la vie courante, architectures, paysages, supermarchés ou objets quotidiens. Sa technique de construction de l'image se fonde sur des photographies ou des fragments de vidéos qu'il recompose et projette sur un support avant de les peindre à l'encaustique. Toute une procédure de floutage de la surface s'ensuit : l'artiste repasse ses toiles au fer chaud, étale les formes représentées et confère alors à l'image un mystère né d'une réalité transfigurée et totalement déconstruite (exposition *Triades*, 2003). Depuis 2006, Philippe Cognée exploite les images satellites diffusées sur Internet. Lauréat de la Villa Médicis à Rome en 1990, Cognée a également été nommé au Prix Marcel Duchamp en 2004.

Nadine Labeledade

Buddy Di Rosa

Le travail de sculpteur de Richard Di Rosa, dit Buddy, est inséparable de celui de son frère Hervé, peintre, dont il met le monde mythique en volume dès 1983. Les frères Di Rosa appartiennent au mouvement de la Figuration Libre. Nourris de la culture de masse contemporaine, ils inventent un art qui se veut populaire, naïf, un tantinet érotique ; un « art modeste ».



Bébé René agrandi, 1984, © Adagp, Paris
Crédit photographique : Studio Marco Polo

[→ à voir aux Arques](#)

Bébé René agrandi (1990) appartient à la « Famille René » que Buddy met en scène en 1984 devant une grande toile d'Hervé intitulée « La rue du Malheur ». Cette installation montrée d'abord à New-York puis à Sète évoque la cruauté ambiante des quartiers populaires où se mêlent le tragique et le comique. Étranges personnages ressemblant à des crèmes glacées rosées... René et Renée ont un fils... Bébé René est un cliché : le Marius du port de Sète. Il présente un caractère psychologique bien défini qu'accentuent des détails expressifs : « la clope au bec », un sourire un peu absurde, une grande bouche rouge, lippue et braillarde ; il a un air gai et vulgaire et la faconde du Midi. A moins qu'il ne s'agisse d'un extraterrestre à l'allure de phallus géant... Di Rosa n'impose pas, il témoigne avec tendresse et dérision de son environnement quotidien teinté d'un imaginaire loufoque.

Bernadette Morales, 2008

Bernard Dufour

Bernard Dufour est un peintre, photographe et écrivain français, né le 21 novembre 1922 à Paris et mort le 21 juillet 2016 à Foissac en Aveyron.

Né en 1922, Bernard Dufour a été ingénieur agronome avant de se lancer, après la Seconde Guerre mondiale, dans une carrière d'artiste. Peintre autodidacte, il est d'abord marqué par l'abstraction avant de s'orienter vers la figuration, à partir des années 1960, et consacre sa peinture au nu féminin, aux portraits et autoportraits. Qualifié de *peintre de la femme* il était notamment connu pour ses représentations érotiques, exploration du corps et de la sexualité. Ses peintures et dessins ont été immortalisés en 1991 dans le film de Jacques Rivette *La Belle Noiseuse*, dans lequel il prête également ses mains à l'acteur Michel Piccoli qui joue le rôle d'un peintre. Bernard Dufour était aussi photographe et fixait sur la pellicule natures mortes, nus et paysages. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la photographie et la peinture.



Autoportrait, 1967, © Adagp, Paris. Crédit photographique : Grand Rond Production

[→ à voir aux Arques](#)

Toute sa vie, Bernard Dufour réalisera des autoportraits. Toute sa peinture, mais aussi ses photographies et ses écrits sont les formes d'une autobiographie qui n'omet rien, au risque souvent de choquer le spectateur. L'artiste explore son moi, ses amours, sa sexualité, ses désirs. La toile est son miroir. Lorsqu'il s'installe, en 1962, au Pradié, à Foissac, c'est pour mieux étudier son sujet de prédilection : lui-même.

« *Ce qui m'intéresse est de laisser divaguer mes fantasmes, mes désirs, mes impuissances, mes incohérences* », confiait-il à Fabrice Hergott dans un entretien paru dans la monographie que celui-ci lui a consacrée en 2010 aux Éditions de la Différence.

Philippe Favier

Philippe Favier est né le 12 juin 1957 à Saint-Etienne. À partir de 1980, Philippe Favier commence sa carrière artistique qui va tout de suite séduire et interpeller par sa singularité. Artiste mondialement connu, il expose aussi bien à New-York, qu'à Paris ou Monte-Carlo. Ses premiers travaux s'apparentent aux artistes de la figuration libre mais très vite ceux-là se dotent d'un univers emprunté au cinéma, à la poésie, à la grande peinture et à la photographie. Favier a l'originalité d'aller à contre-courant des tendances de son époque, il réinvente toujours ses projets : une action risquée dans une société où l'on a tendance à attribuer des étiquettes. Mais depuis plus de trente ans et après trois rétrospectives, Philippe Favier a réussi avec une indéniable cohérence à créer une des œuvres les plus foisonnantes et originales de sa génération. "La Vénus aux glaïeuls" est une composition photographique issue de la série "Les Noircissiques". Réalisée à partir d'anciennes photographies que l'artiste réinterprète, cette œuvre nous offre un cliché intimiste par sa taille mais à l'émotion vive. L'usage du noir, couleur de prédilection de l'artiste, donne à cette mariée un caractère poétique.



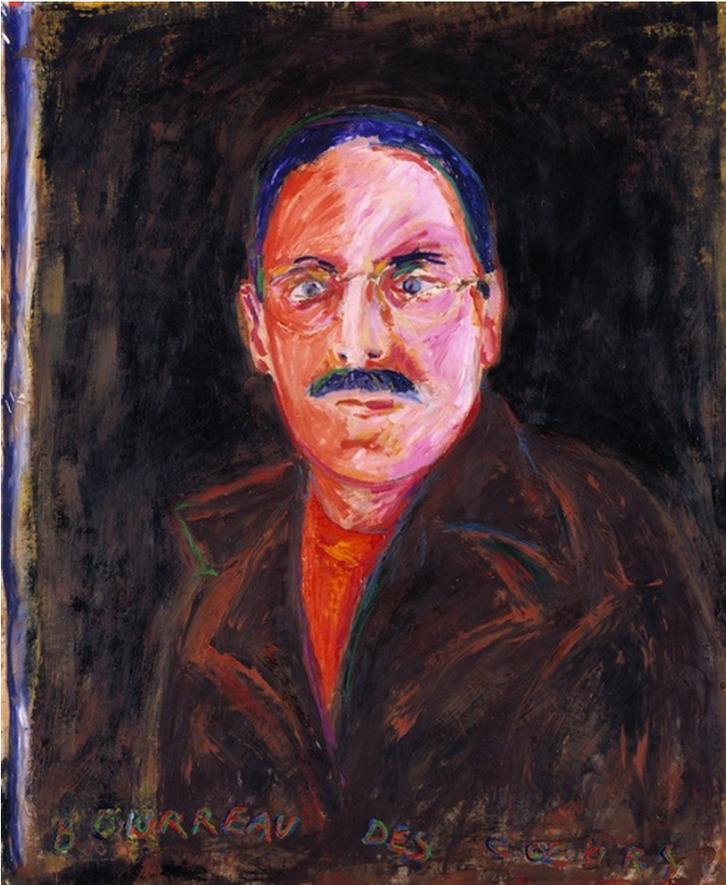
La Vénus aux glaïeuls, 2013, Collection artothèque du Lot © Département du Lot.

→ à voir à la bibliothèque de Frayssinet-le-Gélat

Jacques Fournel

Fils et petit-fils de peintre, ce “vrai peintre conceptuel à multiples faces/faciès, joueur et stratège” (Michel Giroud) peint et dessine inlassablement des séries d’autoportraits, explorant une infinie typologie de représentations. Dans une sorte d’hommage ambigu à l’histoire de l’art, non dénué d’humour, il inscrit son œuvre dans une “folie commémorative” évoquant les innombrables portraits et autoportraits que l’histoire a conservés.

Catherine Gaich, 2003



Boureau des cœurs, 1984, © Jacques Fournel

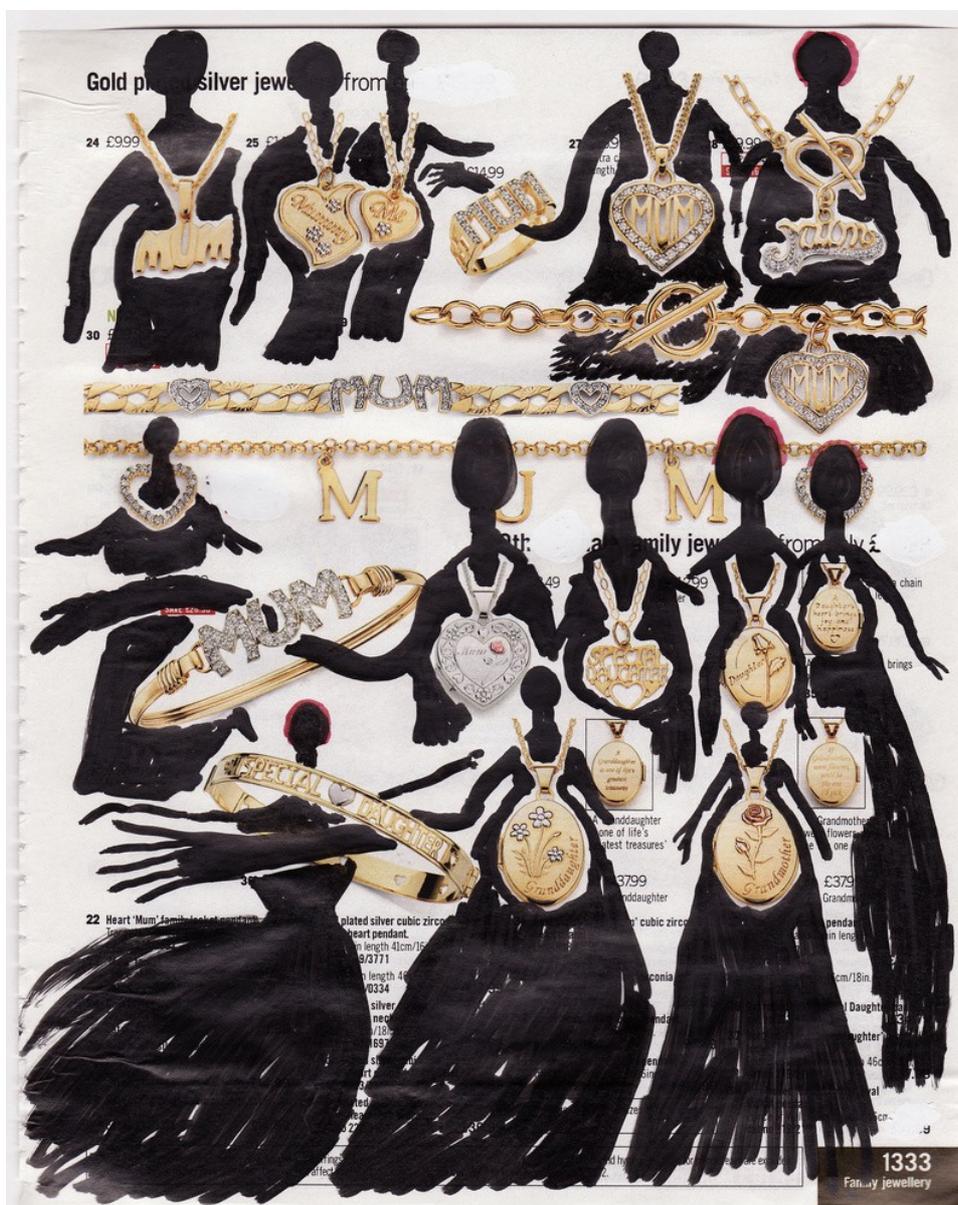
Crédit photographique : Jean-Luc Auriol et Alain Gineste

→ à voir aux Arques

Louise Hopkins

Les peintures de Louise Hopkins sont réalisées à partir de “surfaces” déjà existantes, essentiellement des tissus d'ameublement, retournés et travaillés. Différentes parties de l'imprimé, en général un tissu fleuri à l'anglaise, sont repeintes à l'huile, à l'aide de pinceaux très fins dans une procédure extrêmement longue et méticuleuse. L'artiste évoque le travail et la patience des moines copistes. Ces rajouts sont fidèles à l'original, Louise Hopkins utilise simplement le tissu comme un patron.

Autre volet du travail, très proche, celui des partitions de chansons sentimentales. Ces peintures sont élégantes, fusion de la culture populaire et de la peinture minimale. Sans souci de déclaration autobiographique, les supports du quotidien, en provenance de traditions populaires, servent de plates-formes pour une autre exploration de la peinture, la transformation d'une esthétique en une autre.



The Mums (gold and black), 2008, © droits réservés,
Visuel fourni par l'artiste, Courtesy de l'artiste

Pierre Huyghe et Philippe Parreno

Cet ensemble est composé de deux films ("Two minutes out of time" de Pierre Huyghe et "Anywhere out of the world" de Philippe Parreno, qui sont les deux premiers épisodes qui introduisent une série de films réalisés avec le personnage Ann Lee). Ce projet global d'Ann Lee est appelé "No ghost just a shell". Toutes les oeuvres créées par les artistes qui se sont emparés de ce personnage manga rentrent dans ce projet global. Il en va ainsi de celles de Dominique Gonzalez-Foerster, Liam Gillick, Pierre Joseph, François Curlet mettant en scène Ann Lee.



Anywhere out of the world de l'ensemble *No Ghost just a Shell*, 2000,
© Philippe Parreno, © droits réservés

[→ à voir aux Arques](#)

Michel Journiac

Considérant que le corps est le donné fondamental, l'artiste français Michel Journiac (1935-1995) prend celui-ci comme terrain d'investigation artistique. Il est son outil central, sa matière première, son support, l'objet même de son travail. En effet, à partir de 1968/69, rejetant la tradition artistique esthétisante au profit d'une création ancrée dans la réalité quotidienne, il réalise des actions où il se met en scène et fait de son corps un instrument d'expression et de connaissance. Mais, selon Journiac, "il n'y a pas de corps existant de façon absolue. Celui-ci est lié à toute une série de contextes, d'objets, vêtements, etc. A partir de là, je pense toute la question de mon travail".

Dans *Hommage à Freud - Constat critique d'une mythologie travestie* (mars 1972), Michel Journiac fait pour la première fois appel à ses parents Robert et Renée Journiac. Il leur demande de s'habiller avec leurs vêtements habituels et de poser le plus naturellement possible. Puis, il leur emprunte leurs vêtements (le gilet de son père et le pull de sa mère) et leurs accessoires (les lunettes, le foulard de soie de son père, et les boucles d'oreille, le collier de perles ainsi que le pendentif de sa mère). Il se fait aussi maquiller et coiffer afin de leur ressembler successivement. Cette ressemblance est d'ailleurs, à chaque fois frappante. Journiac arbore une certaine neutralité qui se défend de toute exubérance par une expression mimétique cohérente et convaincante. On distingue non sans mal quel est le travesti. Les personnages à l'allure figée, statique regardent l'objectif droit dans les yeux, toisant légèrement le spectateur. L'artiste a éliminé tout décor en optant pour un arrière-plan neutre, un fond blanc uni. Et choisissant la sobriété de la photographie d'identité, il a préféré une lumière diffuse qui éclaire uniformément le modèle, coupé au niveau du buste. Journiac a sélectionné quatre photographies qu'il a réunies sur un même support.



Hommage à Freud, Constat critique d'une mythologie travestie, 1972, © Adagp, Paris
Crédit photographique : Sylvie Leonard/les Abattoirs

Robert Llimós

Robert Llimós i Oriol (né à Barcelone le 19 Octobre 1943) est un peintre et sculpteur espagnol, fils du peintre Camil Llimós i Aubí.

Gallo Rojo (1983) fonctionne à la manière des images surréalistes et de leur associations d'idées ou d'objets saugrenus. Quel rapprochement incongru et glaçant ! L'artiste crée une relation bien inquiétante, prenant appui sur une orthogonalité accentuant toute la raideur et le côté mortifère de la scène. La composition, équilibrée, basée sur la symétrie, jouant de l'opposition entre verticalité et horizontalité, impose son statisme. Le seul élément dynamique est introduit par la vivacité des couleurs, par leur dissonance chromatique : en effet, deux plans, celui de la table et celui du personnage, imposent leurs couleurs criardes sur un ténébreux fond monochrome. L'aspect figé, accentué par la posture étriquée de l'adolescente, conduit à se demander qui a bien pu tuer le coq, lui qui, paradoxalement, est nanti d'une cambrure assez éloignée de la rigidité cadavérique. Serions-nous arrivés juste après le massacre ? Le personnage ne serait-il pas en train de camoufler ses mains ensanglantées sous la table ? De cette toile émane une violence cachée, contenue. Le regard fixe de la jeune fille nous interpelle. Le malaise nous guette... Le traitement lisse des aplats aux couleurs franches de *Gallo Rojo* (1983), à l'opposé de celui pratiqué dans l'art informel et la peinture gestuelle, ouvre de nouveaux horizons à l'imagination.



Gallo rojo, 1983, © Adagp, Paris. Crédit photographique : Francisco Artigas

Zanele Muholi

Pour Zanele Muholi, la photographie est une arme. Cette militante lesbienne très engagée estime que son devoir de photographe est de donner à sa communauté plus de visibilité.

"Comment faire quand on n'a pas d'images, de modèles auxquelles s'identifier ? Et comment aujourd'hui encore représente-t-on les femmes noires ?" Les portraits de Muholi montrent des femmes actives, créatrices, à hautes responsabilités. Elles expriment une image sereine de leur communauté qui est en phase avec la société. Plusieurs des femmes rencontrées pour les projets ont aujourd'hui disparu, à cause des assassinats sauvages, du Sida et des autres méfaits subis par la communauté. La série *Faces and Phases* rend hommage aux Black Queers, passées, présentes et futures. Ses modèles posent, face à l'objectif, sans artifice. « Je voulais capturer des photographies de 'mon peuple' avant que nous n'existions plus ». Pour Zanele Muholi, exposée cette année aux rencontres d'Arles, la photo est un moyen, pas une fin. L'image est là pour servir une cause, en l'occurrence la condition des gays et lesbiennes noir(e)s. Ses séries de portraits, frontaux, assumés, racontent la fierté d'une jeune génération de femmes et d'hommes bien décidés à refuser en bloc discrimination et commisération.

Zanele Muholi est née en 1972 à Umlazi, Durban.



Bakhambile Skhosana, Natalspruit, 2010 et Phindile Kubeka, Kwanele South, Katlehong, Johannesburg, 2012,
© Zanele Muholi. Visuel fourni par l'artiste

→ à voir aux Arques

Roman Opalka

Roman Opalka, né le 27 août 1931 à Hocquincourt (Somme), et mort le 6 août 2011 à Chieti (Italie) est un peintre et photographe franco-polonais.

De 1965 à sa mort, il se consacre à l'œuvre de sa vie dont le but est d'inscrire une trace d'un temps irréversible. Ses moyens d'expressions sont majoritairement ses *Détails* (des suites de nombres peintes sur toile), des autoportraits photographiques et des enregistrements sonores de sa voix.

Programme de la démarche: OPALKA 1965/1-∞

« Ma proposition fondamentale, programme de toute ma vie, se traduit dans un processus de travail enregistrant une progression qui est à la fois un document sur le temps et sa définition. Une seule date, 1965, celle à laquelle j'ai entrepris mon premier *Détail*.

Chaque *Détail* appartient à une totalité désignée par cette date, qui ouvre le signe de l'infini, et par le premier et le dernier nombre portés sur la toile. J'inscris la progression numérique élémentaire de 1 à l'infini sur des toiles de même dimensions, 196 sur 135 centimètres (hormis les "cartes de voyage"), à la main, au pinceau, en blanc, sur un fond recevant depuis 1972 chaque fois environ 1 % de blanc supplémentaire. Arrivera donc le moment où je peindrai en blanc sur blanc.

Depuis 2008, je peins en blanc sur fond blanc, c'est ce que j'appelle le "blanc mérité".

Après chaque séance de travail dans mon atelier, je prends la photographie de mon visage devant le *Détail* en cours.

Chaque *Détail* s'accompagne d'un enregistrement sur bande magnétique de ma voix prononçant les nombres pendant que je les inscris. »

"... ce que je nomme mon autoportrait, est composé de milliers de jours de travail. Chacun d'eux correspond au nombre et au moment précis où je me suis arrêté de peindre après une séance de travail. "



OPALKA 1965 / 1- infini, 1972-2008, Collection artothèque du Lot © Département du Lot.

→ Exposé au collège de Prayssac

Yan Pei-Ming

Yan Pei-Ming a grandi sous la révolution culturelle et commencé à peindre très jeune dans un style réaliste soviétique. Il confie avoir « commencé à peindre à 13 ans, des grands portraits pour la propagande, des soldats, des ouvriers et bien sûr Mao Zedong, le grand Timonier ». Refusé au concours d'entrée d'une école d'art en Chine, il arrive à Paris en 1980. Ses toiles démesurées commencent à faire parler d'elles au début des années 2000. Ming privilégie les tableaux monumentaux peints en séries, avec une technique bichrome (noir, blanc, gris, ou rouge et blanc). Les sujets sont éminemment figuratifs, car Ming cherche à comprendre son époque à travers les portraits de nombreuses personnalités politiques et religieuses. Sa plus célèbre série de portraits est celle de l'ex-leader communiste Mao Zedong, emblème du père spirituel et du pays déserté. Ming a décliné son visage à de nombreuses reprises, confiant avec malice : « J'ai commencé ma carrière en faisant de la propagande pour Mao, puis l'image de Mao a fait de la propagande pour moi ! ».



Icône : Tunique, 2013, Collection artothèque du Lot © Département du Lot.

→ à voir à la bibliothèque de Cazals

Anne Pesce

« *Et bien, Monsieur, je veux en faire l'expérience, voir un peu ce que c'est, je veux voir le monde.* »

Moby Dick, H. Melville

Si l'œuvre d'Anne Pesce peut s'apparenter à la famille artistique appelée « Géopoétique » par Kenneth White, c'est moins en raison de sa proximité avec le nomadisme de cette tribu introuvable, que par sa foi en la fiction comme projet d'atteindre le réel.

Avant son premier séjour en Islande en 2004, l'artiste a séjourné au Groënland, après avoir été la passagère du Marion-Dufresne, un bateau scientifique ralliant les terres australes. De ses expéditions, elle a rapporté des photographies et des films au statut ambigu, à la fois œuvre et document, d'où naissent les peintures. Et c'est le premier paradoxe : le sentiment de réalité procuré par les tableaux est plus aigu, plus dense qu'il n'y paraît dans les captations photographiques ou filmiques. On attendrait a priori de ces supports une transparence, une transmission immédiate et sans fard de la réalité objective du paysage. Mais les temps de la vidéo et de la photo sont déterminés par leurs techniques propres. Réalisées en direct, ces images sont des reproductions ; parce qu'il n'est soumis à aucune détermination extérieure, le temps de la peinture implique une traversée du visible, qui n'est possible que par l'élaboration d'un langage pictural, un travail sur la perception. Cette fiction particulière, Anne Pesce l'appelle sa « touche », rappelant qu'un tableau est une « surface touchée en chaque point ».

Anne Pesce est née en 1963 à Pantin, elle vit et travaille à Vence.



Autoportrait "Automne, les yeux fermés", 1993, © droits réservés
Crédit photographique : Jean-Luc Auriol et Alain Gineste

Jaume Plensa

Jaume Plensa s'est imposé sur la scène internationale grâce à ses sculptures monumentales, il est cependant l'auteur de nombreuses œuvres sur papier.

La série d'imposants visages réalisés en xylographie oscille entre représentation anthropomorphe et représentation zoomorphe. La ligne pourtant forte et vigoureuse suggère plus qu'elle n'affirme, brouillant la frontière entre évocation humaine et animale.

Qu'il agisse en volume ou sur la surface du papier, Plensa transforme les corps, bouleverse profondément les apparences. Ses hybridations constituent finalement des transfigurations des choses tant biologiques que mystiques. Loin d'être de simples transpositions en deux dimensions des ouvrages sculptés, les œuvres sur papier sont liées à ceux-ci par un subtil jeu de correspondances : articulation des pleins et des vides, effets de relief et de texture, traits longs et massifs. Finalement c'est à un dialogue entre volume et planéité, entre ligne et surface, entre formes humaines et formes animales que le visiteur est invité à assister.



Sans titre, 1985, © Adagp, Paris

Crédit photographique : Francisco Artigas

→ à voir à la médiathèque de Salviac à partir du 2 Novembre

Philippe Poupet

Philippe Poupet, passé en résidence aux Maisons Daura de Saint-Cirq-Lapopie en 2012, a constitué sa "Collection" lors de la réalisation de plusieurs crânes modelés, dont il n'était pas satisfait. Continuant ce projet avec des étudiants lors d'un séjour au Mexique, il entre ainsi en relation avec la fête des morts telle qu'elle est célébrée là-bas, sans la dimension morbide rattachée au crâne en France. L'oeuvre a continué de s'agrandir au fil des années, et réunit à l'heure actuelle plusieurs centaines de crânes. Les sérigraphies présentes dans la collection de l'artothèque ont été faites à partir de dessins numériques de ces crânes, dont l'image « est réduite à un contraste de noir et de blanc, sans autre valeur intermédiaire que la découpe tortueuse des surfaces, des limites, des frontières. »

(Philippe Poupet)



Ultraplat 1, 2006, Collection artothèque du Lot © Département du Lot.

→ à voir à la médiathèque de Salviac [à partir du 2 Novembre](#)

Antonio Saura

Antonio Saura affirme qu'il aurait peint de la même façon quel qu'ait pu être son pays d'origine. Cependant, les références à l'identité hispanique dont tout son œuvre témoigne semblent contredire ces propos. L'esprit ibérique s'y révèle par des caractéristiques récurrentes de l'art espagnol : Inscription dans la figuration Attrait pour la représentation humaine Penchant pour le masque Fascination pour les monstres Propension au pathétique. La figure, totalement chamboulée et revisitée, s'y dévoile dans une effrayante physionomie brouillée. Il semble que le côté tragique de la vie des personnages adhère à l'histoire pesante de ce pays : - de l'histoire à laquelle se réfèrent les visages tourmentés de Torquemada, Cortes, Isabelle la Catholique ou Philippe II - qu'il a souvent "imag(in)és" ; - de l'histoire individuelle à laquelle fait écho un graphisme rageur d'où surgissent des faciès informes.

Se pose ici la question de la figuration, de l'écart entre représentation et réalité. Ces images, détournées des apparences et des signes tangibles du réel, naissent d'agencements singuliers, de surgissements improbables, de croisements déroutants, de déformations, de démultiplications... Cette déconstruction/reconstruction de constituants isolément identifiables façonne un tout qui maltraite l'objectivité du portrait académique.

Galeria de America 3 India appartient à une suite de six lithographies et zincographies intitulée *Galería de América*, réunies sous portefeuille en 1983. On peut l'interpréter comme une galerie de portraits, tous ces personnages entretenant une relation avec l'Amérique du sud - initialement confondue avec l'Inde par les premiers navigateurs. Cette "galerie" de figures peut alors être perçue comme une caricature de la société coloniale remontant au XVe siècle. *Galeria de America 3 India* représente L'Inde (comprendre, donc, le continent sud-américain), prenant une apparence humaine grâce à l'assemblage de deux images : un triangle (une pyramide stylisée ?) surmonté d'un motif anthropomorphe de style précolombien.

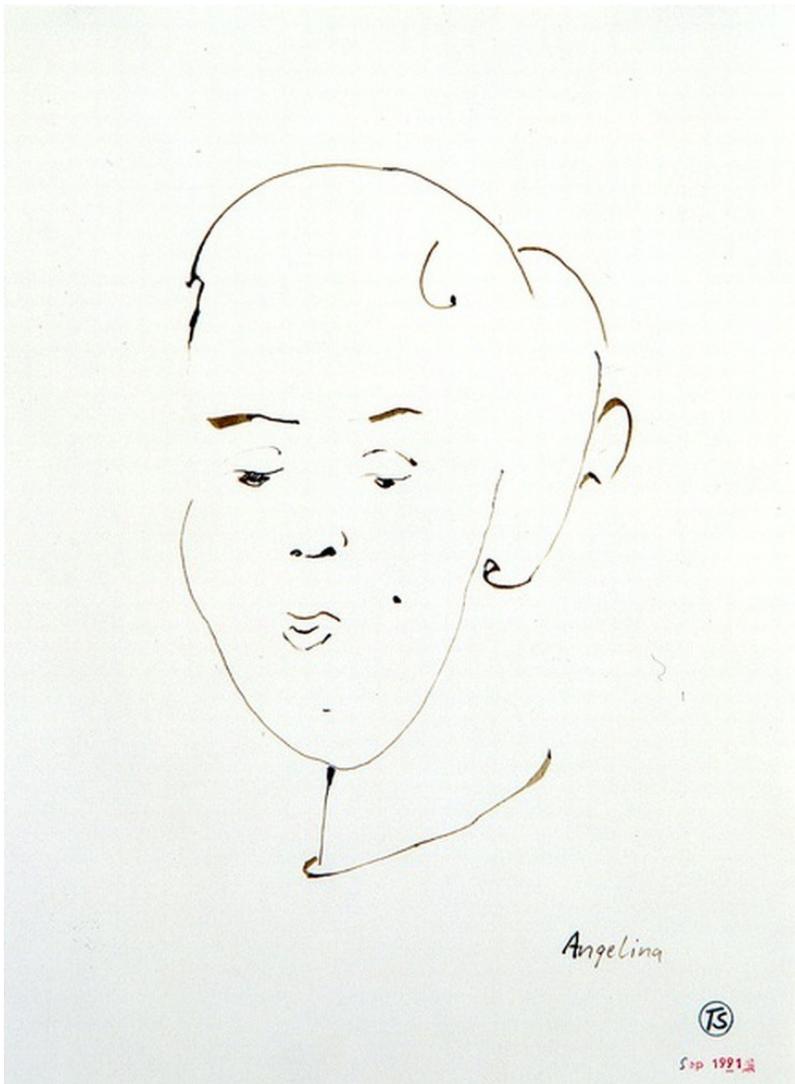


Galeria de America 3, India, 1983, © Succession Antonio Saura
Crédit photographique : Grand Rond Production

Thomas Schütte

Après des études à l'Académie des beaux-arts de Düsseldorf, Thomas Schütte s'est fixé dans cette ville.

Foisonnante et hétéroclite, l'œuvre de l'artiste allemand Thomas Schütte aime mêler les techniques et les genres. Jouant entre le figuratif et l'abstrait, son travail fait référence à la fois à des âges anciens de l'humanité (la Grèce, Rome) et à une critique de la postmodernité, s'intéresse à l'espace public comme à l'espace intime de l'atelier, à des enjeux socio-politiques comme à des problèmes formels, requiert des matériaux bruts et banals aussi bien que des matériaux nés des techniques de pointe. Ainsi la photographie, la peinture, la sculpture, le dessin mais aussi la scénographie et l'installation sont autant de moyens formels pour traiter les genres du portrait, de la nature morte ou du paysage contemporain. L'inquiétude sourde traversant son œuvre, à laquelle se mêle parfois une ironie grinçante, est celle d'un homme s'intéressant à la condition humaine, souvent en regard de situations politiques et historiques passées ou présentes. Par sa diversité plastique et ses nombreux centres d'intérêt, Schütte peut être classé parmi les artistes contemporains les plus engagés.



Angelina, 1991, © Adagp, Paris
Crédit photographique : Francisco Artigas

Djamel Tatah

Dans une peinture sobre et épurée, Djamel Tatah livre une représentation de l'homme contemporain qui affirme sa présence au monde. A partir de la réalité, des situations les plus ordinaires aux événements qui marquent l'actualité, il peint des figures humaines, à l'échelle du corps, suspendues dans le temps, plongées dans le silence et qui semblent n'appartenir à aucun lieu défini. Réévaluant la solitude comme vertu, l'artiste tente de dépasser la réalité pour expérimenter, au moyen de la couleur, de la lumière et du trait, son sentiment d'être au monde.

« Ma peinture est silencieuse. Imposer le silence face au bruit du monde, c'est en quelque sorte adopter une position politique. Cela incite à prendre du recul et à observer attentivement notre rapport aux autres et à la société. » Djamel Tatah

Né en 1959, l'artiste Franco-Algérien a étudié à l'École des Beaux-arts de Saint-Etienne entre 1981 et 1986. Il enseigne à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris depuis 2008. Il vit et travaille en Provence.



Sans titre, 1993 © Adagp, Paris. Crédit photographique : Jean-Luc Auriol et Alain Gineste

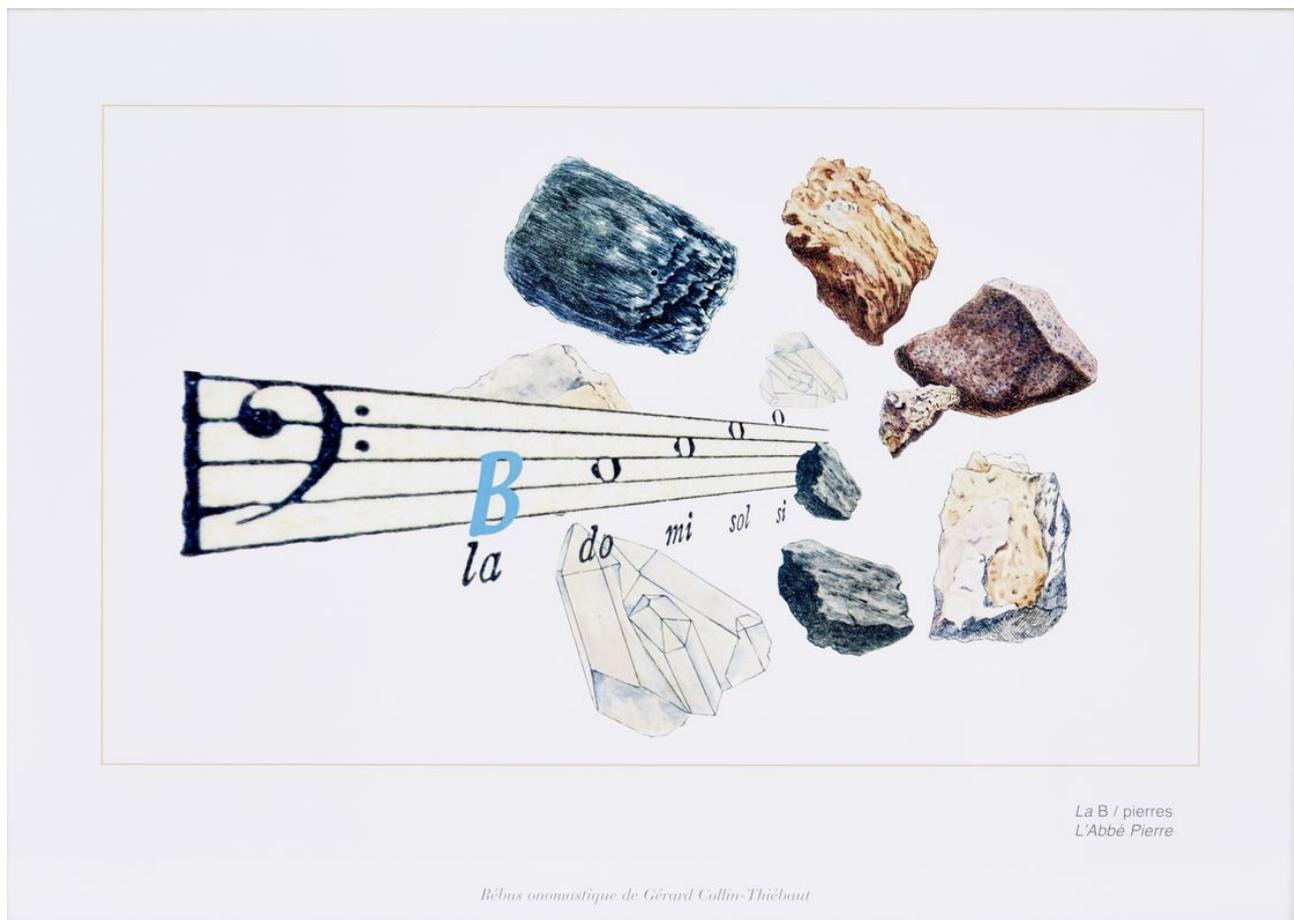
[→ à voir aux Arques](#)

Gérard Collin-Thiébaud

Le monde de l'art et son fonctionnement sont le sujet central du travail de Gérard Collin-Thiébaud. Il étudie avec un appétit insatiable les œuvres qu'il rencontre dans les musées, s'intéresse de manière approfondie à la biographie de l'artiste, à l'histoire des collections, à l'accrochage, à l'éclairage ou à la muséographie. Le musée, qu'il observe, met en scène et réinvente, constitue à la fois sa source d'inspiration et le lieu de ses interventions. Gérard Collin-Thiébaud est aussi un grand «collecteur» d'images, de cartes postales, de journaux, de livres ou de sacs plastiques, activité qu'il intitule Mes Oisivetés. Ces ensembles d'objets constituent pour lui ensuite une base de travail lui permettant d'avoir à sa disposition une source iconographique inépuisable dont il dispose au gré de son inspiration.

Gérard Collin-Thiébaud entreprend en 1985 la série des Rébus dessinés puis réalisés à partir d'objets assemblés sous la forme d'installations. A partir de noms d'artistes, de citations ou encore de titres d'œuvres, il crée des rébus qui questionnent l'art et sa représentation et renvoient de manière ironique aux interprétations érudites des historiens d'art, plaçant ainsi le spectateur dans une situation active où il doit exercer son regard critique. Toujours accompagnés de leur réponse placée tête-bêche, ils laissent plus de place au jeu de la reconnaissance qu'à la découverte et participent de l'art discret, anachronique et systématique de cet artiste écrivain ou de ce poète visuel.

(Karine Tissot)



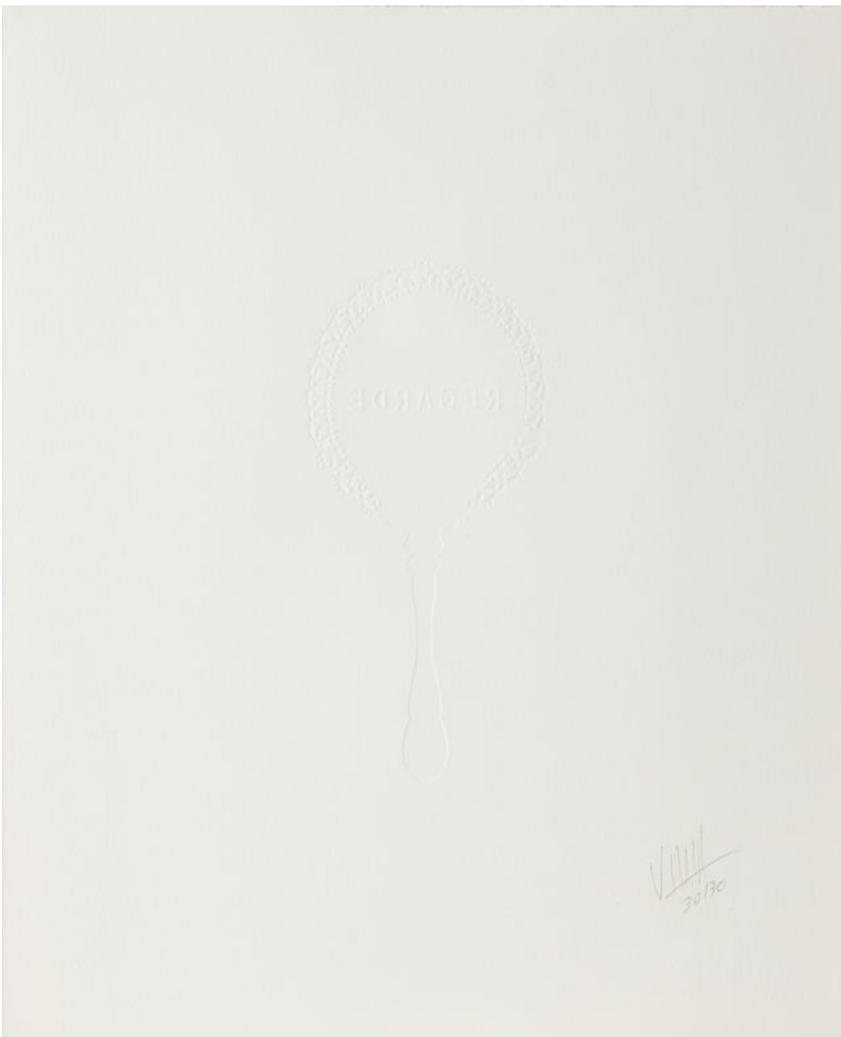
L'abbé Pierre, 1996, Collection artothèque du Lot © Département du Lot

→ Exposé au collège de Prayssac

Karine Veyres

"En 2011, je trouvais dans la maison de ma grand-mère un petit napperon ovale au motif floral. Il prit place dans mon atelier dans l'attente d'un devenir. Je décide de rechercher d'autres napperons circulaires. Certains sont plus ou moins altérés par le temps, déformés, déchirés. Le monochrome... le papier... les gaufrages d'Eduardo Chillida ou encore les perforations de Jean Redoulès m'ont si souvent émue. C'est bien ainsi que je souhaite les transposer. Le blanc étant la couleur par excellence des fils utilisés pour ces ouvrages, je ne souhaite pas l'encre et j'ai opté pour le gaufrage sans encrage. Le blanc sensible aux variations de la lumière, convient parfaitement pour retranscrire fidèlement la structure du napperon, la finesse de son dessin. Tout d'abord, les napperons sont numérisés en noir et blanc. Chaque napperon est à nouveau altéré, non par le temps mais par le dessin. L'image numérique a servi à la réalisation de la matrice : forme et contre-forme. En l'état, ils sont le souvenir, la mémoire ; par le détournement que j'en fais, ils sont l'instant présent, l'image contemporaine de ces «Femmes»."

En 2013, Karine Veyres reçoit une bourse à la création attribuée par le Conseil Général du Lot, qui lui permettra de réaliser des sérigraphies, gaufrages et typogravures en coproduction avec l'imprimerie Trace de Concots.



Regarde, 2012, Collection artothèque du Lot © Département du Lot

→ à voir aux Arques

Odile Viale

L'œuvre d'Odile Viale interpelle un regard sur les quotidiens, dans une recherche d'hyperréalisme et de tension technique entre les pleins et les vides. L'univers de l'artiste se joue dans un rapport cinématographique, photographique et social.



Vanité, Dessin : Crayon sur papier ; 30 x 43 cm, 2012,
Collection artothèque du Lot © Département du Lot

→ à voir à la bibliothèque de Frayssinet-le-Gélat

Wang Du

Wang Du, artiste chinois vivant en France depuis une quinzaine d'année, fut jeté plusieurs mois en prison dans les années 80 pour avoir organisé une performance collective qui n'était pas dans les canons de l'art officiel chinois. Il est, depuis la biennale de Venise et la foire de Bâle de 1999, reconnu au niveau international.

Fasciné par la toute puissance des médias, l'artiste déclare d'ailleurs souvent, « je suis un média », et c'est ce qui le représente avant tout. Il utilise/sélectionne des images fortes issues des médias, qu'elles proviennent de la télé, d'Internet, ou de la presse écrite, qu'elles soient liées à la politique ou au show-biz (du réel et du virtuel) et les réintroduit/reproduit dans ses œuvres en les transformant en 3D. Cette technique toute particulière (passer de la 2D à la 3D) explique les déformations de ces immenses personnages, ainsi que les nettes coupures blanches des silhouettes aux endroits les plus incongrus (le cadrage de l'image est en effet respecté!). La technique est pour lui très importante et pour ses sculptures il modèle l'argile, réalise des moules pour ensuite couler des sculptures en plâtre ou en résine. Si le procédé est considéré par certains comme classique, le résultat ne l'est absolument pas.

La critique des médias, ou de la société en générale en art est une pratique courante, voir banale, mais Wang Du veut nous montrer jusqu'à quel point les images sont connotées. Dernière cette attitude de contre pouvoir se cache une anecdote autobiographique ; lors de son arrivée en France, sans connaître un mot de la langue, il feuilletait les journaux dont les images lui parurent, dans leur côté spectaculaire, souvent réductrices et trompeuses. Depuis le journal est resté sa matière première Il ne se contente donc pas de reproduire l'information, mais critique les médias par les médias pour montrer qu'ils ne valent rien, ou autrement dit, il part du vocabulaire médiatique pour en faire une œuvre d'art.

We're Smoking them Out ! signifiant « On va se les faire ! » représente le président américain Georges Bush et son coach sportif en plein exercice de musculation.



We're smoking them out n°6, 2002, © Adagp, Paris. Crédit photographique : Bernard Delorme

→ à voir aux Arques

Andy Warhol (d'après)

"Plus on regarde exactement la même chose, plus elle perd tout son sens, et plus on se sent bien, avec la tête vide" (Andy Warhol)

Andy Warhol est un artiste américain né en 1928 et décédé en 1987, figure centrale du Pop Art, dont il est l'un des pionniers. Ce mouvement prend ses principaux sujets dans les objets de la vie quotidienne ou de la société de consommation. Ainsi, les images populaires, les photos de stars, les vignettes de bandes dessinées, les objets ménagers deviennent-ils des emblèmes de la création artistique. Les pop artistes revendiquent une inspiration puisée dans des domaines peu nobles et utilisent des moyens de création souvent industriels: peinture laque, sérigraphie, travail en série...

Cette œuvre se compose de neuf tableaux, d'un même format, représentant le portrait de Maryline Monroe, peints de couleurs différentes. Marilyn était devenue un "produit" dans les années 50 : adulée de tous, fantasme des hommes, le moindre film déplaçant les foules. L'artiste a retenu une des photographies les plus connues de la star pour réaliser son œuvre : un portrait au visage radieux réalisé par Gene Korman en 1953 pour la promotion du film Niagara. La photographie d'origine est en Noir & Blanc, il la colorie artificiellement pour la reproduire par sérigraphie.

Ce procédé consiste à reporter mécaniquement une image sur une toile en la réduisant à ses traits essentiels. Dépouillée de ses détails, la forme acquiert une plus grande efficacité visuelle. Outre ce pouvoir, cette technique, issue de l'industrie publicitaire pour laquelle Warhol a travaillé, lui permet d'approcher son idéal d'objectivité, selon lequel la perfection serait la reproduction à l'identique. Cette opération aurait pour effet de séparer l'image des significations qu'on lui attribue pour n'en conserver que l'apparence, l'image pure.

Traité en aplats et se détachant sur un fond monochrome, le visage de la reine des stars semble flotter dans un monde irréel. Cette irréalité naît de l'utilisation de couleurs vives, n'ayant aucun caractère de ressemblance avec la carnation humaine. Par ailleurs, la couleur servant de "maquillage" aux paupières se retrouve systématiquement en couleur de fond. On notera, de plus, les contrastes provoqués par les cernes, les débordements, décalages, apparition, estompage, utilisation de plages blanches... qui varient d'un portrait à l'autre. Combiner et répéter pour changer. Même si la couleur a pour rôle manifeste d'attirer l'attention du spectateur, on ne peut qu'insister sur le lien entretenu avec la mort : chez Warhol la répétition de la figure se rapporte souvent à son exténuation.



Marilyn, Série de 10 sérigraphies réalisées vers 1990,
© droits réservés. Crédit photographique : André Morin

→ à voir aux Arques

Partenaires financiers

Les Ateliers des Arques sont financés par le Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Midi-Pyrénées, la Région Midi-Pyrénées, le Département du Lot, la Communauté de Communes Cazals-Salviac et la Mairie des Arques.

Les Ateliers des Arques reçoivent le soutien du Crédit Agricole Nord Midi-Pyrénées

Structures partenaires et amies :

Antenne d'oc A lieta vita Appel d'Art Artothèque du Lot Association Faits et Gestes / Cie Divergences Gindou Cinéma Goujoun'art La Récréation – Restaurant La RouLOTte LMAC – Laboratoire des Médiations en Art Contemporain Midi-Pyrénées Maison des arts G. Pompidou Média 46 Musée Zadkine Musique en Bouriane Pollen – Monflanquin Un train peut en cacher un autre

Contact

Les Ateliers des Arques, résidence d'artistes
Le Presbytère
46250 LES ARQUES
05 65 22 81 70
ateliersdesarques@gmail.com

Administration : anais.ateliersdesarques@gmail.com

Médiation / communication : clemence.ateliersdesarques@gmail.com